

## **PROUDHON ET MARX: QUEL SOCIALISME?**

«Ne nous posons pas en apôtre d'une nouvelle religion (...). Accueillons, encourageons toutes les protestations; flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes...». Ainsi le premier répondait au second le 17 mai 1846. Ce fut non.

*Et la querelle dure depuis !*

Lors de leur rencontre à Paris, à la fin de 1844, Proudhon et Marx sont respectivement dans des positions bien différentes. L'un a 37 ans, l'autre 28. Mais, plus que l'écart des âges, les séparent leurs notoriétés respectives et l'opposition de leurs caractères. Le Français a été d'emblée célèbre dans les milieux du socialisme naissant pour son éclatant mémoire: *Qu'est-ce que la Propriété?* (1840). Lorsqu'il fait la connaissance de Marx, il acquiert une expérience directe de l'économie comme fondé de pouvoir dans l'entreprise de batellerie Antoine-Gauthier, à Lyon, tout en poursuivant ses recherches théoriques. Son deuxième grand ouvrage: *De la création de l'ordre dans l'Humanité* a été publié l'année précédente. Sans être comparable à l'accueil fait au précédent, un succès d'estime a salué l'ampleur de ses visées philosophiques.

En comparaison Karl Marx est pratiquement inconnu, surtout en France. Docteur en philosophie de l'Université d'Iéna, ce disciple de Hegel a pris ses distances avec un maître écrasant pour s'engager dans la contestation dite de la «gauche hégélienne», dont l'inspirateur est Bruno Baüer. N'ayant encore qu'une réputation limitée de publiciste (1), il mène de front plusieurs projets ambitieux. Notamment un pamphlet contre ceux qui étaient peu de temps avant ses amis: *La Sainte-Famille ou Critique de la critique critique*, publié en 1845. L'évolution qui va l'amener du libéralisme au communisme est déjà amorcée. Réfugié en France à la suite de ses attaques contre la monarchie prussienne, Marx y a trouvé asile auprès de compatriotes plus ou moins dans la même situation. Il est invité par Arnold Ruge à partager avec lui la direction des éphémères *Annales franco-allemandes*. C'est à ce moment que, par l'intermédiaire de Karl Grün - le futur traducteur allemand de Proudhon -, il entre en rapport avec celui-ci au cours des séjours que son activité professionnelle l'amenait à faire dans la capitale.

Leurs échanges, décrits ensuite par Marx lui-même et par d'autres, paraissent avoir été assez fréquents et furent assurément animés. Y étaient associés Bakounine - également en exil - et divers hégéliens de la jeune génération. Proudhon souhaitait principalement approfondir la dialectique allemande, dont il attend une réponse à ses interrogations du moment. De son côté Marx a dévoré, parmi de vastes lectures, les écrits de Proudhon pour lequel son admiration est grande. Dans la *Sainte-Famille* pas moins de trente-sept pages sont consacrées au mémoire sur la propriété, comparé en importance au *Qu'est-ce que le Tiers État?* de l'abbé Sieyès. L'auteur est qualifié de «*penseur le plus hardi du socialisme français*». En fait, comme nous le verrons, plusieurs des concepts clés de l'œuvre proudhonienne ont tellement frappé Marx que sa propre pensée va s'en emparer.

En février 1845, afin de plaire à la Prusse, Guizot ordonne l'expulsion de plusieurs réfugiés parisiens. Marx doit partir pour Bruxelles. Ses relations directes avec Proudhon n'ont donc pas duré plus de quelques semaines mais, dans son intention, elles doivent se prolonger. Lorsque, tout à fait converti au communisme, il cherche avec son ami Engels à instaurer à travers l'Europe un réseau de correspondance entre les révolutionnaires les plus influents, Proudhon est sollicité par une lettre déférente de s'y associer. L'offre déplaît pourtant au destinataire. Tout d'abord parce qu'une «*surveillance à exercer sur les écrits populaires*» est l'un des objectifs du projet. Ensuite à cause d'un felleux post-scriptum, dénonçant leur ami commun Grün comme «*chevalier d'industrie littéraire*» et «*charlatan*».

Double maladresse, qui met Proudhon sur ses gardes. Il y décèle un caractère intrigant et une intolérance d'esprit probablement soupçonnés dès les premiers contacts, qui le révulsent. Sa réponse, datée

(1) Celui qui écrit sur la politique, l'économie sociale, et en général sur des matières non spécialement littéraires ou scientifiques. (Note du rédacteur).

du 17 mai 1846, est bien connue mais on ne se lasse pas de la citer en raison de la clairvoyance vraiment prophétique avec laquelle est éludée la demande:

«Cherchons ensemble, si vous voulez les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir; mais, pour Dieu! après avoir démoli tous les dogmatismes a priori, ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple; ne tombons pas dans la contradiction de votre compatriote Martin Luther qui, après avoir renversé la théologie catholique, se mit aussitôt, à grand renfort d'excommunications et d'anathèmes, à fonder une théologie protestante (...); ne taillons pas au genre humain une nouvelle besogne par de nouveaux gâchis (...); faisons-nous une bonne et loyale polémique; donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante, mais, parce que nous sommes à la tête du mouvement, (...) ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons, encourageons toutes les protestations; flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il faut, avec l'éloquence et l'ironie. A cette condition, j'entrerais avec plaisir dans votre association, sinon non» (Cor., II, pp.198-199).

### La brouille entre Proudhon et Marx

Cette leçon, aussi sévère que courtoise, n'a pu que blesser l'orgueil de Marx, qui n'en était pas dépourvu. A partir de ce moment on peut penser que, de sa part aussi, la rupture est consommée. A la première occasion l'«anathème» qui - comme Proudhon l'avait bien vu - est son mode naturel va remplacer les louanges. Précisément, à l'automne de cette même année 1846, paraissent les deux volumes des *Contradictions économiques* (2). Avant même d'avoir lu ce vaste effort pour renouveler de fond en comble une science qu'il est lui-même en train de découvrir, Marx a résolu de mettre le livre en pièces. Comme celui-ci est sous-titré *Philosophie de la misère*, l'irascible Doktor a déjà trouvé son titre: *Misère de la philosophie*. Cette «misère» n'étant bien entendu que le pseudo-hégélianisme et les platitudes économiques dont, d'après lui, se pare l'auteur! Il s'en explique d'ailleurs, quelques jours seulement après avoir reçu l'ouvrage de Proudhon, dans une lettre du 28 décembre à une relation commune, l'émigré russe P.V. Annenkov qui lui avait demandé son avis (Pléiade, *Œuvres* 1, pp.1437, sq.).

Rédigé au cours de l'hiver 1847, en français pour mieux atteindre son but, le livre de Marx est publié en juin de la même année, simultanément à Paris et à Bruxelles. C'est un travail relativement bref (178 pages dans l'édition originale) qui, selon un procédé éprouvé, ne s'attaque qu'aux aspects contestables, en évitant de parler de ce que l'œuvre critiquée avait de réellement novateur. L'épigraphe de cette diatribe assez souvent obscure est ce qui en est resté de plus célèbre par sa malignité soigneusement calculée: «M. Proudhon a le malheur d'être singulièrement méconnu en Europe. En France, il a le droit d'être mauvais économiste, parce qu'il passe pour être bon philosophe allemand. En Allemagne, il a le droit d'être mauvais philosophe, parce qu'il passe pour être économiste français des plus forts. Nous, en notre qualité d'Allemand et d'économiste à la fois, nous avons voulu protester contre cette double erreur».

Le premier chapitre du livre de Proudhon, intitulé «*De la science économique*», est entièrement passé sous silence. Et pour cause, puisque l'argumentation en ayant été largement empruntée par Marx, celui-ci aurait pu la contresigner. Lui-même économiste de très fraîche date, - mais sa capacité d'absorption était immense - prétend d'emblée démolir à coup de citations souvent tronquées, voire inexactes, la théorie de la valeur présentée par Proudhon. Elle est qualifiée lourdement d'«acte de transsubstantiation», le propos de l'auteur étant surtout de ridiculiser une prétendue inspiration religieuse, «providentialiste», dans les démonstrations proudhoniennes.

En dépit de cette malveillance constante certaines objections portent néanmoins. Notamment contre le schématisme dialectique, les raccourcis parfois harsardeux et une perspective d'ensemble qui peut apparaître comme excessivement individualiste. De toute façon ces contestations n'ont plus guère qu'un intérêt historique, aussi bien en ce qui concerne la théorie économique de Proudhon que de celle de Marx.

Plus intéressante pour nous est la discussion concernant l'hégélianisme - ou, plutôt, le pseudo-hégélianisme - du Proudhon de ces années. Marx lui reproche véhémentement de n'avoir rien compris à Hegel, et donc de l'utiliser à tort et à travers. Convenons qu'il a raison sur ce point. Les *Contradictions* s'efforcent sou-

(2) P.-J. Proudhon, *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, et K. Marx, *Misère de la philosophie*, 3 vol. (textes intégraux), Éd. du gr. Fresnes-Antony (FA), 1983. (Note du rédacteur).

vent maladroitement de faire entrer l'économie dans une dialectique qui l'a séduit en tant que moyen d'exposition mais qu'il n'a pas réellement assimilée. Bien plus: ce système réducteur est entièrement étranger au développement de sa pensée, comme lui-même ne tardera pas d'ailleurs à l'admettre. Ses antinomies s'inspirent en réalité de Kant. En cherchant sous une influence hégélienne non digérée à les concilier dans une synthèse supérieure, il donne l'impression d'aboutir à un «*juste milieu*» que pourtant tout en lui exècre, aussi bien au plan philosophique que pratique.

Évidemment à l'aise en ce domaine, Marx n'a pas de peine à triompher. Emporté par sa rage démonstratrice, il va cependant trop loin en reprochant à Proudhon de substituer à l'authentique synthèse une «*erreur composée*», se comportant par là en «*petit-bourgeois*». La formule, on le sait assez, a fait florès chez ses disciples qui la répéteront à satiété sans même comprendre à quoi elle se rapporte exactement. Remarquons toutefois que l'hégélianisme de Marx, à propos duquel sont données si péremptoirement des leçons à Proudhon, est alors lui-même en pleine crise. Comme l'a montré Henri Lefebvre, il a à cette époque tout à fait rompu avec la dialectique, pour adopter une sorte de positivisme. Le retour à Hegel «*remis sur pieds*» ne se fera que beaucoup plus tard, entre 1857 et 1859, à l'époque de l'*Introduction à la critique de l'économie politique*.

### «*Marx est le ténia du socialisme*»

De fait *Misère de la philosophie* est entièrement inspirée par la conversion récente de l'auteur au communisme. Sa condamnation matérialiste de l'aliénation est même précisément la cause de son rejet du spiritualisme hégélien qui, selon lui, finissait par tout justifier. Or on constate non sans amusement qu'à peu près à l'époque où Marx reviendra à Hegel, Proudhon discerne enfin dans la *Phénoménologie de l'esprit* cet inacceptable fatalisme: «*(...) les idées de Hegel ne sont autre chose que la description de l'organisme intellectuel qui gouverne l'homme et la nature, de même que sa liberté n'est autre que la force aveugle qui pousse cet organisme. (...) Non, il n'y a point de rôle pour la liberté dans le système de Hegel, partant point de progrès*». (*Justice*, II, pp. 500-501).

En conclusion la riposte de Marx aux *Contradictions* reprend et amplifie l'accusation infamante (pour l'auteur) d'idéalisme, en raison de ses réserves à l'égard des grèves ouvrières, jugées par lui anti-économiques. Dès ce moment Marx prophétise au contraire le proche avènement de la société sans classes que doit engendrer l'insurrection simultanée des travailleurs de tous les pays. Thèse qu'une année plus tard le *Manifeste* s'efforcera (vainement, puisque nul n'en a eu connaissance sur le moment) de répandre et de faire appliquer. Proudhon y est rejeté parmi «*les socialistes bourgeois et réactionnaires*». Chacun reste libre de juger quel est, des deux, le plus idéaliste et le plus réactionnaire.

Comme la brochure de 1848, *Misère de la philosophie* est passée à sa parution complètement inaperçue. Le livre n'aura de retentissement qu'un demi-siècle plus tard quand il sera réimprimé en 1896, alors que l'influence de l'œuvre de Proudhon était déjà sur le déclin et que, d'ailleurs, une bonne part des *Contradictions* avait été modifiée par les œuvres ultérieures. Mais, des accusations marxistes, demeurera un relent d'anathème pour trahison de classe dont subsistent jusqu'à aujourd'hui plus que des traces.

On s'est souvent demandé pourquoi l'attaque marxienne était restée sans réponse, surtout de la part d'un homme que la polémique n'effrayait guère. Les disciples de Marx en ont conclu qu'elle était sans réplique. Du moins les plus intéressantes de ses objections eussent justifié un véritable débat.

Proudhon semble effectivement avoir médité une riposte. Nous ignorons les motifs de son revirement mais ils se perçoivent assez aisément. L'absence totale d'écho rencontré par les pages laborieuses de Marx justifient que leur destinataire ait jugé inopportun de leur en fournir un. De plus, depuis l'ultime correspondance de 1846, le Français ne pouvait qu'être méfiant à l'égard de l'esprit vindicatif de son censeur. Il n'avait pas été en mesure d'apprécier la puissance intellectuelle de celui-ci mais pensait avoir eu la preuve d'une médiocrité morale pour lui rédhibitoire. De toute façon le temps aurait manqué pour rédiger une réfutation de quelque ampleur.

La diatribe de Marx, qu'il n'avait pas eu la courtoisie d'envoyer lui-même, n'est en effet parvenue à la connaissance de Proudhon qu'à l'automne 1847, alors qu'il s'appêtait à passer plusieurs semaines au chevet de sa mère à l'agonie. Souci de bien autre poids pour ce fils exemplaire. La mort venue, laissant Pierre-Joseph dans un accablement extrême, ce fut le départ pour Paris et la fièvre précédant les journées de 1848, puis le tourbillon même de cette révolution. Les misères purement philosophiques étaient bien oubliées...

Des réactions proudhoniennes nous conservons toutefois la trace rageuse, sous forme d'annotations marginales sur l'ouvrage même de Marx ou de quelques rares passages des *Carnets* et de la *Correspondance*. Ce livre est «un tissu de grossièretés, de calomnies, de falsifications, de plagiats», écrit-il le 19 septembre à son éditeur Guillaumin (*Cor.*, II p. 268). Tout est dit dans cette appréciation globale. Les remarques faites en marge (3) la justifient dans le détail: «Absurde... Faux... Bavardage...», s'exclame Proudhon en relevant ligne par ligne soit les erreurs flagrantes de son contradicteur, soit les contresens de mauvaise foi, soit même les points de convergence délibérément dissimulés. A plusieurs reprises est indiqué ce qui paraît être aux yeux du destinataire la raison profonde de l'agression: «Le véritable sens de l'ouvrage de Marx, c'est qu'il a regret que partout j'aie pensé comme lui, et que je l'aie dit avant lui... En vérité Marx est jaloux». Enfin, revenant sur tout cela peut-être au cours d'une insomnie, Proudhon confie à son carnet la célèbre apostrophe: «Marx est le ténia du socialisme» (23 septembre 1847).

Le trait, isolé, est demeuré aussi célèbre que ceux auxquels il fait pendant. Mais on risque, comme pour les allégations de Marx, d'y voir une injure gratuite. En réalité Proudhon, même s'il est indigné, exprime une opinion précise: que Marx s'est contenté de piller chez d'autres, notamment Saint-Simon et lui-même, des idées qu'en authentique parasite il présente comme siennes.

Aujourd'hui une telle supposition paraît aussi disproportionnée - donc insignifiante - que celles qui l'ont provoquée. On peut rendre responsable l'auteur de *Das Kapital* de bien des choses, sauf de n'avoir rien découvert. Pourtant replaçons-nous à la date où cela fut écrit et la perspective change. Pour ce qui est de la théorie socialiste en tout cas, et de l'économie en général, il est exact que le Marx de cette époque n'est encore qu'un épigone, plus doué pour habiller d'un vêtement pédant les découvertes d'autrui (non sans les avoir préalablement dénigrées) que pour tirer de son fonds une proposition nouvelle.

S'agissant de l'œuvre alors publiée de Proudhon, Marx lui-même avait reconnu qu'à tout le moins la critique radicale de la propriété fut une illumination dans le cheminement de sa génération et le sien propre. Pourtant, gêné peut-être d'en avoir déjà trop dit, il dissimule d'avoir également puisé dans le *Premier Mémoire* le concept clé de «plus-value», appelé chez Proudhon «*erreur de compte*» (*Prem. Mém.*, pp.212, sq. et 239-241). C'est la théorie maintenant classique mais alors toute neuve de la «*force collective*», ajoutant à la productivité du travail un surplus social qui, au lieu de revenir à la collectivité dont il vient, est confisqué par l'entrepreneur. Fondement objectif, et non plus seulement sentimental, de la lutte révolutionnaire.

De même les ouvrages marxistes et bien d'autres inspirés directement ou non par eux n'ont jamais précisé que le terme «*socialisme scientifique*» - tenu par Marx et ses suiveurs pour le passage éblouissant qui sépare le socialisme des «*utopistes*» de celui de l'avenir - se trouve dans ce même mémoire (p. 339), décidément inépuisable. Enfin, à se limiter aux aspects essentiels, c'est dans la *Création de l'Ordre* (1843) et non dans le *Capital* que l'on rencontre cette intuition assurément géniale que le travail, non l'idée abstraite du changement, est la seule «*force créatrice révolutionnaire*». Ce n'est pas autre chose que la «*praxis*» sociale que Marx s'enorgueillira d'avoir découverte et qu'Engels, non sans l'avoir fortement banalisée, popularisera hélas! sous le vocable de «*matérialisme historique*».

On n'en finirait pas de détailler ces emprunts, dont il n'y aurait d'ailleurs qu'à se féliciter à condition de les tenir ouvertement pour le bien commun de la pensée. Au-delà des filiations avérées et des appropriations dérisoires, tout esprit de bonne foi ne peut qu'être frappé par la convergence des recherches et souvent des découvertes caractérisant toute époque, celle qui nous occupe particulièrement. Comment ne pas être frappé, entre dix exemples, par la grande ressemblance entre l'«*anarchie positive*» de Proudhon et la «*société sans classes*» de Marx, l'une et l'autre affirmant le dépérissement final de l'État, fondement des inégalités? Néanmoins, outre que le marxisme ultérieur paraîtra oublier cet antiétatisme, l'affirmation sous-jacente d'une fin dialectique de l'Histoire le sépare radicalement de Proudhon pour qui les contradictions inhérentes à la vie ne disparaîtront jamais. De même sa conception de la Science et du Progrès affirme leur inachèvement constitutif, alors que Marx les absolutise en tendant vers une forme particulièrement rigide de scientisme.

En dépit de ces profondes différences, à partir d'une visée initialement commune, ce qui rapproche le plus les deux grands révolutionnaires est leur commune philosophie de l'action, s'opposant au primat de l'être des doctrines classiques. La XI<sup>ème</sup> thèse sur Feuerbach, justement célèbre en ce qu'elle marque le début d'une ère nouvelle de la pensée, proclame: «*Jusqu'à présent les philosophes se sont contentés d'interpréter le monde, il s'agit maintenant de le changer*». Elle fait écho à la formule «*l'idée naît de l'action... et doit revenir à l'action*» (Justice, III, p. 69) et à tant d'autres disséminées dans l'œuvre proudhonnienne, sans

(3) *Philosophie de la misère* et *Misère de la philosophie*, op. cit. Signalons que cette édition de l'ouvrage de K. Marx comporte les annotations de l'exemplaire que posséda Proudhon. (Note du rédacteur).

qu'il soit nécessaire de parler ici d'influence. Proudhonisme et marxisme en déduiront, au rebours de tous les réformismes octroyés et par là inacceptables, que la libération des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, comme d'ailleurs celle des hommes en général. De ce point de vue il n'y a pas entre eux de différence essentielle. Et c'est bien ce qui enrageait Marx.

L'un et l'autre courant ne sont donc séparés ni par leur orientation première ni même par la divergence de leurs analyses, quelle que soit l'importance de ces dernières. Leur opposition radicale, traduite par l'antagonisme des caractères, se trouve dans la conception même de l'homme et de sa présence au monde.

Du côté proudhonien, c'est la Justice qui est la valeur suprême. Bien que Proudhon affirme son immanence, elle n'en transcende pas moins toute expérience historique: pour lui le droit prime le fait, la liberté de la personne est la mesure des choses. Marx, au contraire, se situe pleinement dans l'absolu de l'immanence, qui est même le seul absolu échappant à la contradiction dialectique. Dès lors il n'y a donc de valeur que dans l'Histoire, c'est-à-dire en fin de compte dans les rapports de production. Le droit et le fait sont identiques, les choses mesurent l'homme. Certes le jeune Marx, comme on l'a montré, était pétri de préoccupations éthiques. Mais son adhésion au communisme «*scientifique*» a été précisément le signe de leur abandon.

A cette pointe à la fois originelle et extrême, toute conciliation est impossible entre les deux philosophies. Pour l'une l'Histoire est un combat entre les forces du Bien et celle du Mal, un incessant dialogue entre les autonomies personnelles ou communautaires qui sont toujours libres de leur choix. Rien n'est sacré ni définitif; tout peut et doit se résoudre dans l'équilibration des conflits. De l'autre côté, c'est l'histoire elle-même qui est sacralisée: elle ne connaît d'autre morale que l'implacable divinisation du fait.

## La Première Internationale

Cela nous le savons aujourd'hui et en avons vu la confirmation par des preuves horribles. Mais, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, personne n'a pu en prendre conscience pour la simple raison que l'œuvre et même la personne de Marx sont encore inexistantes. Le socialisme de ces années est partagé entre de multiples courants, dont beaucoup relèvent de l'utopisme dans le sens marxien ou bien ne sont que les rejetons du jacobinisme de 1793. Au cours de l'explosion de 1848, ces tendances - dont la plupart n'étaient que des chapelles - se déchirent entre elles pour le plus grand profit de l'ordre bourgeois auquel la population française demeure, au fond d'elle-même, solidement attachée. Le nouvel Empire va bientôt tirer parti de ce consentement majoritaire pour s'imposer.

Proudhon est célèbre, mais seul contre tous. Ses propositions ne sont guère comprises, même de ceux qui croient les approuver. Sur cette addition de malentendus il n'en devient pas moins le symbole, haï ou respecté, de l'irréductibilité révolutionnaire. Contrairement à beaucoup, l'opposition au prince-président n'est pas à ses yeux le nec plus ultra de la résistance. Bien qu'elle soit payée dans son cas de l'emprisonnement, alors que nombre de chefs républicains se sont soumis ou réfugiés dans l'exil. Lui reste pour se battre sur place. Ce qui lui vaut un prestige non recherché mais unique auprès de la petite phalange qui ne se reconnaît ni dans les massacreurs des journées de juin ni dans le régime qui leur a logiquement fait suite.

Les premiers efforts de constitution d'un mouvement ouvrier autonome, à partir de cette tension ambiguë, se réclament donc pour ainsi dire instinctivement de l'auteur des *Confessions d'un révolutionnaire* (1849) dont la lucidité sans concessions a eu un énorme retentissement. C'est en ce sens que l'on peut dire «*proudhoniens*» le modéré Tolain et ses quelques compagnons lorsque, en 1862, ils acceptent de former une délégation ouvrière à l'*Exposition de Londres*, voyage qui se renouvellera l'année suivante. En est sortie, d'une façon presque fortuite l'*Association internationale des travailleurs*. Elle doit certes beaucoup à Marx personnellement, qui s'est affairé dans la coulisse pour la susciter et en rédigea l'*Adresse inaugurale*. Ce qui ne signifie nullement qu'elle soit marxiste, comme lui-même le reconnaîtra - sans bienveillance - en confiant quelques années plus tard à son ami Kugelmann (lettre du 9 novembre 1866) que les délégués de Paris étaient entièrement à cette époque sous l'emprise de ces «*vieilleries*» qui ont nom «*liberté, antigouvernementalisme ou individualisme antiautoritaire*». Cela pour conclure que «*Proudhon a fait un mal énorme*», qu'il se propose d'extirper. Ce qui sera fait.

Les premiers congrès de l'Internationale attestent l'emprise des idées proudhoniennes, confirmée par Guillaume, J.L. Puech et tous les autres historiens du mouvement, qui s'étend à toutes les délégations de langue française et au-delà. Ce n'est pas avant le congrès de Bâle (1869) que Marx et ses rares affidés

rencontreront une autre bête noire, en la personne de Bakounine. Celui-ci doit d'ailleurs énormément aux idées proudhoniennes, tout en professant une grande admiration pour Marx qui la lui rend si mal. La forte tendance du «*communisme antiautoritaire*», qui s'affirme autour du Belge César de Paepe et du Français Varlin, est un composé de ces deux courants anarchistes. Le marxisme en tant que tel est toujours absent: seule la personnalité dominante de l'homme, on peut même dire de l'agitateur, joue un rôle dans l'*Association*. Encore s'y voit-elle à plusieurs reprises contestée.

A ce moment Proudhon est mort depuis quatre ans, laissant à la publication posthume ce chef-d'œuvre qui va avoir un impact si profond sur une grande partie du mouvement ouvrier jusqu'à la guerre de 1914: *De la capacité politique des classes ouvrières* (1865) (4). La disparition de son auteur a été pour Marx l'occasion de s'exprimer à nouveau sur lui, dans une lettre à J.B. von Schweitzer, éditeur du *Social-Demokrat*, écrite à la demande de celui-ci et publiée dans trois numéros consécutifs du journal, les 1<sup>er</sup>, 3 et 5 février 1865 (texte intégral dans le tome 1 des *Œuvres* de la Pléiade, pp.1451 sq.).

Sous couvert de nécrologie, un hommage déjà non dépourvu d'animosité est encore rendu à *Qu'est-ce que la Propriété?*, suivi d'un rappel des rapports personnels entre les deux écrivains et de leur querelle de 1846-1847. Puis Marx se livre à un éreintement en règle de tous les ouvrages de Proudhon qui sont venus ensuite. Il y ajoute des accusations qui se veulent particulièrement blessantes, celle d'avoir «*flirté*» avec Louis Bonaparte (elle ne sera pas oubliée) et, dans la brochure sur la Pologne, de s'être mis cyniquement quoiqu'en «*parfait crétin*» au service du tsar.

Dans son ensemble l'œuvre est plus que jamais jugée comme étant «*le code du socialisme tel que le conçoit le petit-bourgeois*», l'auteur ajoutant avec une feinte indulgence: «*c'est pourquoi... je n'ai jamais vociféré avec ceux qui lui reprochaient de "trahir" la révolution. Ce n'était pas sa faute si, mal compris dès l'abord des autres et de soi-même, il n'a pas répondu à des espérances que rien ne justifiait*». Même la mort n'a pas désarmé une volonté d'occulter le rival plutôt que de le réfuter. Cette hargne, exprimée dans les mêmes termes stéréotypés, va devenir un article de foi de la postérité marxiste.

## La Commune de Paris

Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs. La vindicte de Marx contre Proudhon, communiquée à Engels avant de l'être à toute l'école, n'est pas seulement celle d'un auteur persuadé de sa supériorité, comme le monde intellectuel en offre le commun spectacle. Elle traduit avant tout une ambition hégémonique du penseur allemand sur le mouvement socialiste en général, aux dépens de toute influence française.

Étrange attitude de la part d'un homme qui se réclamait si hautement de l'internationalisme, vivait en Angleterre et - ô dérision! - verra deux de ses filles épouser des Français qu'il méprisait profondément en les traitant de «*ragamuffins*» (canailles) et de «*maquereaux*». Pourtant les témoignages sont nombreux dans la correspondance et même l'œuvre publiée, qui révèlent une prévention dont le fondement plus culturel que patriotique n'en a pas moins un parfum de «*pangermanisme*». Thèse qui a été soutenue par James Guillaume, avec excès sans doute mais non sans arguments. Il ne faut pas oublier que l'Europe baigne alors dans un climat de rivalités passionnelles, qui éclatera avec la fureur que l'on sait et de laquelle ceux mêmes qui croient la combattre ne sont pas à l'abri. Fait qui, soit dit en passant, apporte à la principale des thèses marxistes un curieux démenti.

Lorsqu'en 1870 éclate la guerre franco-allemande - pour des motifs et des enjeux dans lesquels la révolution n'avait évidemment rien à voir - voilà en effet quelle est la réaction intime de Marx, exprimée dans une lettre à son confident permanent: «*Les Français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir de l'État sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance allemande, en outre, transportera le centre de gravité du mouvement européen de France en Allemagne (...). La prépondérance sur le théâtre du monde du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon*» (*Lettres à Engels*, tome IV, p. 339).

Impossible d'être plus clair. La défaite de l'Empire bonapartiste comble l'auteur de cette prophétie, ce qui se conçoit. Moins attendu est qu'il se répand également en sarcasmes à l'encontre de la *Commune de Paris*, aventure irréaliste assurément mais qui eut dû inspirer du respect à tout révolutionnaire digne de ce

(4) P.-J. Proudhon, *De la capacité politique des classes ouvrières*, 2 vol., Éd. du Monde libertaire, 1977. (Note du rédacteur).

nom. La raison en est, outre son hostilité à tout ce qui est français, que Marx est au début mal informé sur l'insurrection. Au surplus elle ne compte dans ses rangs qu'un seul de ses partisans, le réfugié hongrois Frankel, ce qui le prive de toute chance d'y jouer - fût-ce indirectement - un rôle. Dès lors l'événement ne l'intéresse pas.

On a beaucoup dit que la Commune a été proudhonienne, affirmation largement excessive. Aussi bien en ce qui concerne ses acteurs - conglomérat de toutes les tendances, y compris les moins définies - que ses actes et ses rêves, elle est plus proche de Blanqui, l'éternel insurgé, que de quiconque. Néanmoins, dans la mesure où elle a formulé un projet global (principalement dans le *Manifeste*), celui-ci a été généralement le fait de proudhoniens. Même en donnant à cette étiquette son sens le plus large, ils étaient loin d'être en majorité dans le *Comité central* mais ce furent à peu près les seuls à tenter de donner, envers et contre tout, valeur d'exemple.

Ce qui est certain est que la Commune ne fut en rien marxiste. Tardivement et hâtivement, Marx a tenté d'effacer sa bévue initiale en exaltant l'insurrection dans la brochure *La Guerre civile en France*. Comme par hasard c'est celui de ses écrits qui fait entendre le son le plus proudhonien! Jamais on n'avait lu, ni ne relira, sous sa plume cette considération pour des gens naguère vilipendés, cette ferveur communaliste, cette exaltation de «*l'autogouvernement des producteurs*». Au point de puiser dans cet événement imprévisible l'idée de la dictature du prolétariat. Elle fera fortune sans pourtant jamais s'insérer vraiment dans le déterminisme économique qui est, selon l'auteur lui-même, la condition nécessaire de la révolution.

Quoi qu'il en soit, ainsi que Marx l'avait désiré et qu'Engels l'écrira à la fin du siècle avec une sorte de jubilation, la Commune a été «*le tombeau de l'école proudhonienne du socialisme*» (préface à la réédition, en 1891, de la *Guerre civile*). Non pas tant à cause de son échec qu'en vertu d'un facteur quasi mécanique. La mort, la déportation ou seulement le dégoût vont écarter pendant des années de l'*Internationale* et de l'action en général non seulement les proudhoniens mais l'élite des ouvriers français. Les absents ont toujours tort.

A Bâle, en 1872, Marx sorti de l'ombre fait éliminer Bakounine, dont la stature le gêne presque autant que celle du rival disparu. Le grand Russe a en plus le défaut d'être vivant et diablement influent auprès de ceux qui vont former, quelques années plus tard, l'*Internationale anarchiste*. Pour l'heure, n'étant parvenu qu'à s'assurer une majorité au *Conseil général* sans dominer entièrement l'organisation, les marxistes font dans un premier temps transférer le siège aux États-Unis, aussi loin que possible du centre de gravité révolutionnaire. Cela avant et afin de la dissoudre purement et simplement, pour en créer une deuxième dont ils disposeront sans partage. Une époque est close.

Dès lors le dispositif de la suprématie est en place. Au lieu du foisonnement, certes préjudiciable («*infantile*» dira Lénine) du mouvement ouvrier français et international, un très petit nombre d'hommes sont en position d'imposer une doctrine unique, une direction unique, la certitude de gagner parce qu'ils détiennent la vérité. Quelle force!

L'emprise de Marx, le caractère impressionnant d'une œuvre que l'on n'avait pas besoin d'avoir lue pour la révéler, la phraséologie même y sont à coup sûr pour beaucoup. La volonté de puissance et le goût des intrigues, le sens politique des chefs du mouvement ont joué un rôle presque égal. En Allemagne d'abord, particulièrement apte à le recevoir, puis dans toute l'Europe, le marxisme tisse sa toile à partir des années 1880. Vieillissant, le théoricien si longtemps et à son grand dam méconnu fait désormais figure d'oracle. Ses écrits demeureront inachevés, empêtrés dans le perfectionnisme et d'insurmontables difficultés internes. L'action dominatrice ne s'en exerce pas moins, allant jusqu'à tirer des lacunes de la pensée un surcroît d'influence.

Le marxisme puise aussi dans le climat de l'époque une grande partie de sa force ascensionnelle. D'une part il possède l'aura de la science, qui plus est de la science allemande. Comme dans tant d'autres disciplines, elle assure du succès ceux qui ont assimilé ses méthodes et les appliquent à la lettre. D'autre part, il profite de la montée des grands États industriels et militaires. Cette doctrine anti-impérialiste se modèle sur l'impérialisme. Elle s'harmonise à la fois avec les grandes concentrations urbaines et avec les corps de batailles qui se constituent en vue d'une puissance de feu maximum, les uns et les autres se réclamant d'une même forme de rationalité poussée à l'extrême. L'esprit prussien, avant celui de Ford, est mis au service de la révolution.

Les ingrédients ont beau être réunis, il faudra tout de même un demi-siècle et un imprévisible accident

de l'histoire pour que le succès - si l'on peut dire - soit acquis. En Allemagne, la social-démocratie bis-marckienne s'est rapidement détachée du romantisme de Lassalle. La France est plus coriace à digérer. Le vieil esprit libertaire, incarné par Proudhon, mettra plus longtemps pour être dominé sans jamais disparaître. Dans leur ensemble les pays latins, rebelles à l'embrigadement, résistent mieux au virus. De même, en dépit de la version officielle imposée ensuite, la Russie que sa religiosité profonde et ses malheurs précipiteront d'un extrême dans l'autre.

Avant même que l'amnistie ait fait rentrer les proscrits de la Commune, le mouvement ouvrier français s'était reconstitué, sur des bases à vrai dire si timides qu'il ne pouvait répondre aux nécessités du temps. La semaine sanglante paraît avoir relégué Proudhon dans une époque révolue. Non que ses ouvrages soient tombés dans l'oubli, loin s'en faut, mais désormais leur influence va davantage s'exercer sur les milieux républicains avancés, ou d'autres plus inattendus, que dans le prolétariat.

En même temps que le retour à la liberté politique, les démons de l'esprit de chapelle se sont réveillés. Chaque chef d'école, ou qui se proclame tel, tente d'imposer son nom à un groupuscule lui appartenant en exclusivité. Un militant-né, Jules Guesde, se désole de ces rivalités. Journaliste dans le Midi à la fin de l'Empire, condamné puis contraint à l'exil pour avoir défendu la Commune, il a été en Suisse proche de ces «*jurassiens*» de la postérité de Proudhon et dans la mouvance de Bakounine, très hostile alors aux intrigues menées par les agents de Marx au sein de l'Internationale. Puis il a évolué vers le communisme, appelé par lui «*collectivisme*», se persuadant que seul un parti unifié et fortement discipliné peut conduire à la conquête du pouvoir.

Cette conviction le fait se tourner vers Marx dont, bien que n'en ayant encore rien lu (sauf le *Manifeste*, réédité en 1872), Guesde n'ignore pas que sa stratégie se résume dans la formation d'un puissant parti des travailleurs. En ayant avec quelques autres jeté les bases en France, il fait le voyage de Londres pour écrire sous la dictée du grand théoricien un programme d'ailleurs aussitôt remanié en vue d'une meilleure efficacité électorale. Dans les mêmes années les traductions françaises des principaux ouvrages marxistes, dont les premières éditions avaient été confidentielles, commencent à connaître le succès.

En Allemagne, W. Liebknecht et August Bebel ont fondé, dès 1869, le *Parti ouvrier social-démocrate*, dont le programme composite - dit «*de Gotha*» - fut durement critiqué par Marx dans un écrit longtemps caché par les intéressés. Les fondateurs de la social-démocratie allemande sont en effet déferents à son égard, tout en se trouvant souvent en difficulté avec lui. Après des débuts ardemment révolutionnaires ils s'installeront dans le régime bis-marckien, en s'efforçant de lui arracher sous la pression des masses le maximum de concessions. Cette interprétation réformiste éclate après la mort de Marx (en 1883) avec la crise du «*révisionnisme*» ouverte par Eduard Bernstein.

Celui-ci, personnage considérable, ami d'Engels et son exécuteur testamentaire, éprouve en effet de plus en plus de doutes quant au caractère scientifique des prédictions du *Capital*. Il tend vers un socialisme moral de type kantien qui n'est pas tellement éloigné de Proudhon, dont l'œuvre lui est d'ailleurs connue et qu'il cite avec estime. C'est à peu près en France la position de Jean Jaurès qui, bien qu'ayant souscrit après une lente évolution à une partie du marxisme, maintiendra toujours le fondement éthique du socialisme et donc sa dette pour l'auteur de la *Capacité*. Bon connaisseur des deux courants de pensée Georges Sorel fera état, en 1907, de la «*décomposition du marxisme*» dans une étude qui porte ce titre et souligne la dualité entre l'évolutionnisme de Marx et ses aspects «*conspirateur et terroriste*».

En Russie se développe une version intermédiaire, sous l'impulsion de Georges Plekhanov qui s'opposait à la tradition populiste des *Narodnik* tenue par Marx en estime depuis que ce groupe avait assuré la première traduction russe de ses œuvres. Tout concourait à le persuader que l'état encore féodal de l'empire tsariste ne le conduirait au socialisme que par un très lent cheminement et après que la révolution se fut imposée en Occident, lorsque le capitalisme serait enfin «*tombé comme un fruit mûr*».

On sait ce qui est en fait arrivé. Dans les dernières années du siècle un garçon russe de petite noblesse, Vladimir Oulianov, que l'exécution d'un frère très cher a bouleversé, jure de le venger. La lecture de Plekhanov le convainc que le marxisme est la seule méthode efficace, tandis que les complots traditionnels sont condamnés à l'échec. Il se lance alors dans l'action avec une ardeur et une autorité sans pareilles. Entre les deux doctrines prêtées à Marx - dont personne n'a jamais su s'il préconise la saisie insurrectionnelle de l'appareil d'État ou sa conquête démocratique -, le révolutionnaire professionnel qui se fait dès lors appeler Lénine a tranché.



Certes son pays ne connaît ni concentration industrielle ni structures politiques favorables, selon les principes même du marxisme. Peu importe: ce qui compte c'est le but, non les voies. L'objectif auquel tout est subordonné est la conquête du pouvoir. Ensuite... on verra. Ce que Lénine dit avoir retenu de Marx est que «*la conception scientifique de la dictature ne signifie pas autre chose qu'un pouvoir qui n'est limité par aucune loi, qui n'est entravé par aucune règle, qui s'appuie directement sur la violence*» (*Œuvres complètes*, tome XVII, édition de 1924, p. 361). La divine surprise de l'histoire va lui offrir, tel un marchepied, le désastre militaire qui lui permettra d'y accéder.

En octobre 1917 une poignée de bolcheviks ne voulant qu'une chose et prêts à tout pour l'obtenir bousculent sans peine l'impuissance social-démocrate. A partir de là, toute la suite est inscrite comme le germe dans l'œuf. C'est le succès qui fournit la preuve de la théorie. Fasciné par la révolution russe, le mouvement ouvrier mondial n'a plus d'yeux que pour elle. En la suivant aveuglément les uns croient prendre leur billet pour la victoire, tandis que les autres se séparent ou se divisent à son seul propos. Tout le reste ne compte plus. De sorte que lorsque le mirage se sera évanoui, on ne verra que le vide.

L'inspiration proudhonienne qui, jusqu'à cette tragédie, avait encore fécondé le syndicalisme des *Bourses du travail* et de la *Charte d'Amiens*, a été elle-même emportée par le raz-de-marée. En se retirant, après plus d'un demi-siècle de glaciation, il ne laisse qu'un champ de ruines, sous lesquels gisent des millions de victimes. L'excommunication de toutes les différences, dont devait surgir l'homme nouveau, fait place à une recherche désespérée de l'affirmation et du dialogue. Alors recommence à se poser l'unique question révolutionnaire: est-ce la puissance qui compte ou la justice?

Entre l'une ou l'autre réponse, le choix reste toujours ouvert. A nous de décider.

**Bernard VOYENNE.**

-----